

## **Bobines babélisées au Festival de Cannes (ou comment le cinéma se mondialise)**



Des compétitions mondiales qui, du foot au cinéma, des entreprises aux Etats, font avec acharnement la une de nos médias, il y en a une qui prend l'allure d'une comédie printanière attendue et convenue, se déroulant à Cannes on sait pourquoi ([Cannes ou le génie du lieu du cinéma](#)).

Tour d'horizon du cinéma mondial, le Festival de Cannes obéit, depuis cinquante-neuf ans, à une logique impitoyable qui voit certains cinéastes promus dans les rangs de la sélection officielle et d'autres retoqués on se demande pourquoi. Les jurés ne sont pas fiers d'avoir ainsi rendu sa copie à Bunuel pour « insuffisance artistique » et *Belle de jour*, refusée sur la Croisette, venir éclairer Venise de sa lumière ambiguë. D'autres bobines embrouillées du Festival ? *Quatre mariages et un enterrement* de Mike Newell, *Femmes au bord de la crise de nerfs* de Pedro Almodovar, *out* aussi ! Jadis, **les Etats décidaient du choix des films qu'ils envoyaient.**

La politique des auteurs aidant et la détente Est-Ouest fixant de nouvelles règles (autrefois, il fallait un film soviétique absolument, si un film américain concourait), la sélection d'un long métrage est aujourd'hui le fait de la direction artistique du Festival de Cannes. La raison d'Etat est moins forte que dans les années soixante : exit, le ministre de la Culture et les postures nationalistes de l'URSS et des Etats-Unis se regardant, jusque sur la Croisette, en chiens de faïence. La politique des quotas ayant vécu, la sélection officielle est-elle le rendu exact de ce qu'est le cinéma mondial, une **géographie en images des nations** ?

**Les Allemands ont pris comme une insulte l'absence de films de leur pays en compétition.** En février, le Festival de Berlin n'en avait que pour le cinéma allemand, le plus subtil et surprenant d'une sélection pourtant assez plan-plan. Fatih Akin (Ours d'or à la Berlinale 2004 pour *Head on*), Wolfgang Becker (réalisateur de *Good Bye, Lenin !*, succès critique et public en Europe) et Christoph Hochhausler... font les beaux jours du cinéma allemand tandis que *Sophie Scholl* enchante la critique française. Faut-il donner raison aux Allemands au nom d'un équilibre au sein de la compétition qui devrait accueillir des films de tous les grands pays ?

Malgré la Palme d'or de Nanni Moretti (*La chambre du fils* en 2001), le cinéma italien continue de se faire discret. Mais lorsque Moretti, Sorrentino (*Les conséquences de l'amour* en 2004 et, cette année, *L'amico di famiglia*) ou Marco Tullio Giordana (*Une fois que tu es né*, seul film transalpin en 2005) n'ont pas de film prêt, la place italienne reste libre... Même situation pour l'Espagne qui ne semble avoir enfanté qu'un réalisateur digne de Cannes : Almodovar, qui a connu (tardivement) les honneurs de la sélection en 1999 avec *Tout sur ma mère* et récidive avec le très attendu *Volver* cette année. Mais, voyant l'exposition et la rétrospective que lui consacre la Cinémathèque Française, était-il possible de passer outre ? Même scénario avec la Grèce qui se confond avec Theo Angelopoulos comme jadis l'Inde, aujourd'hui grande absente, mais connue avec un seul réalisateur repéré et encensé par Cannes, Satyajit Ray. Une personnification dangereuse, la disparition de l'un de ces monstres sacrés ou un manque d'inspiration pourraient être interprétés comme la crise du cinéma d'un pays.

A un moment où **la concurrence entre les grands festivals européens de Berlin, Cannes, Venise et Locarno** n'a jamais été aussi rude, chacun devient la vitrine de son propre cinéma, de l'helvétique à Locarno, de l'italien à Venise, de l'allemand à Berlin et du français à Cannes. Les organisateurs manifestent toujours une « préférence nationale ». Alors qu'un seul film concourait sous les couleurs françaises en 2006 à Berlin (*L'ivresse du pouvoir* de Chabrol), Cannes fait honneur à la France en sélectionnant Nicole Garcia (*Selon Charlie*), Bruno Dumont (*Flandres*), Xavier Giannoli (*Quand j'étais chanteur*) et Gatlif (*Transsylvanie*) qui aura l'honneur de clore le festival

**La mondialisation aidant, les vrais « gagnants » de la sélection sont les films mêlant les nationalités, brassant de la géographie comme d'autres, les idées.** Ron Howard inaugure le festival d'un *Da Vinci Code*, réalisation américaine tournée à Paris avec une Audrey Tautou qui devrait gravir une marche supplémentaire dans la célébrité. On peut citer Sofia Coppola, Américaine, dont le troisième film, *Marie-Antoinette*, a pris ses quartiers au château de Versailles ou *Babel* d'Inarritu, réalisateur mexicain dirigeant un Américain (Brad Pitt), une Australienne (Kate Blanchett) et son compatriote Gaël Garcia Bernal dans un Maroc très inspiré. Signe des temps, il y a toujours un petit bout d'Etats-Unis dissimulé quelque part dans le tissu de ces films...

Selon la littérature de presse du Festival, Cannes se veut pourtant d'illustrer **la diversité culturelle du cinéma mondial**. Sur les marges de la sélection officielle pour la palme d'or, existent toute une série d'événements : « Un certain regard », les « Films hors-compétition », les « Courts métrages », la « Cinéfondation » et « Cannes Classics » qui permettent de placer plus facilement des films. Grâce à ces à-côtés, le cinéma russe qui fermait des salles jadis, peut montrer aujourd'hui des films à Cannes. Tout comme Israël où l'on produit toujours beaucoup dans cette société multiculturelle qui foisonne d'écoles de cinéma, boostées par les politiques publiques. Singapour montre l'effort qu'il fait pour s'ouvrir aux communautés linguistiques du monde avec des films en mandarin, cantonnais, anglais, malais et différents dialectes chinois. Les gouvernements vénézuélien et chilien réussissent à faire connaître des films d'auteurs qui voyagent à travers le monde et racontent leur pays. La Tunisie est fière de son cinéma, à la fois intellectuel et populaire, porté selon les Tunisiens par une « génération numérique » libre et inventive (petit coup de patin à l'Etat tunisien, pas toujours bien classé dans les listes de pays démocratiques). « Tous les cinémas du monde » à Cannes accueille en 2006 quatre-vingts réalisateurs qui représentent, la plupart, une écurie nationale.

**Cette compétition nationale-géographique a-t-elle encore du sens ?** Car de nombreux films échappent à cette manière de voir le cinéma... *Da Vinci Code* est-il français parce qu'il a été tourné à Paris ? Est-il américain du fait de son réalisateur et des studios Sony-Columbia ? *Babel* ne parle qu'anglais mais le regard et le style d'Inarritu ne prévalent-ils pas sur la langue ? Et que dire des sujets des films, de plus en plus multiculturels. *Don't Let me Drown*, qui est le regard de deux adolescents latinos aux Etats-Unis, après le 11-Septembre, *Shiver* celui d'une femme sur un univers totalement masculin en Antarctique, sont-ils des films qui peuvent se présenter avec un label national ? C'est peut-être ce flottement dans le jeu des nationalités, des appartenances géographiques qui fait aussi le prix du Festival de Cannes. Pour ces quinze jours qui nous mettent en appétit pour une nouvelle année.

Nicolas Bauche, Gilles Fumey

*Nota bene* : Un autre marché a lieu à Cannes, pas celui des stars, des idées, des nations, mais tout simplement... des films. Le Marché du Film organise l'activité du commerce international des films, accueille chaque année des producteurs, des vendeurs, des distributeurs et des financiers de plus de quatre-vingts pays. Avec 1400 projections, les quatre cents exposants ont quelques jours pour faire leur chiffre d'affaires annuel. Et le Marché de Cannes est la première place mondiale pour la négociation des contrats de co-productions. Encore une belle machine à brasser.

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)